

CONSOLATION

A Mme O. Lesieur.

La chère petite est partie,
Et, les yeux tout brûlés de pleurs,
La mère reste, anéantie,
Comme la Mère des Douleurs.

Dans son deuil elle s'est cloîtrée.
Tout est implacablement noir.
Rien ne calme, rien ne récrée,
Celle qui ne veut plus rien voir.

Faible, elle cède à l'attirance
Du tombeau qui vient de s'ouvrir,
Et, folle de désespérance,
La malheureuse veut mourir.

Des horreurs des choses funèbres,
O mère, détournons les yeux,
A l'heure où tombent les ténèbres,
Tournons nos regards vers les cieux.

Nous y verrons briller, sans voile,
Dans l'azur de l'éternité,
Le doux astre, la douce étoile,
De la sainte immortalité.

Toutes ces brillantes chimères
Que se fait le cœur maternel,
Tous ces beaux rêves éphémères
N'auront jamais rien d'éternel.

Que dis-je ? Les âmes bénies
Au ciel revivront pour toujours
Les belles heures non finies
De leurs bonheurs, de leurs amours.

Au ciel, d'une tendresse immense,
S'aimeront tous les cœurs élus :
Bonheur qui toujours recommence,
Amour qui ne finira plus.

Les enfants aimeront leurs mères,
Et les mères aux cœurs aimants
Autant que les anges, leurs frères,
Aimeront leurs petits enfants.

Yamachiche, juillet 1895.

N. B.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La dixième convention des Canadiens-français du Connecticut aura lieu à New-Haven, les 30 et 31 juillet.

Nous apprenons avec plaisir que M. Albert Ferland, collaborateur bien connu du MONDE ILLUSTRÉ, est l'heureux père d'une jolie petite fille. Toutes nos félicitations.

Les récoltes au Manitoba et au Nord-Ouest promettent beaucoup. Les agriculteurs comptent sur une récolte plus abondante que toutes les précédentes.

On s'occupe activement de l'organisation de la prochaine exposition provinciale à Montréal. Le président du comité des amusements est parti pour New-York afin d'y pouvoir trouver des attractions intéressantes. On se propose de faire mieux que jamais.

L'armée française est victorieuse sur toute la ligne à Madagascar. La bataille décisive vient peut-être d'être livrée. Cinq mille Hovas formant la garde de la reine ont été défaits. Leurs armes, leurs provisions, leurs tentes tout a été pris par les Français. Ceux-ci n'ont perdu que deux hommes et emporté quinze blessés. Du côté des Hovas les pertes sont considérables.

Nous faisons des vœux pour que cela finisse au plus tôt, car les soldats français ne peuvent supporter cet affreux climat.

La suspension de la Banque du Peuple a jeté le trouble et l'épouvante en bien des endroits ; cependant, il ne faut pas, non plus, considérer la situation comme désespérée, loin de là. Que tous sachent donc et répètent que la Banque paiera ses dépôts jusqu'au dernier sou, et que ses billets de Banque sont reçus et acceptés dans toutes les autres banques et même par les maisons de commerce. Il ne faut donc pas que ceux qui sont porteurs des billets de la Banque du

Peuple aillent les sacrifier à des spéculateurs qui leur en offriraient l'échange moyennant escompte. Le papier émis par cette banque est aussi sûr que celui de n'importe quelle autre banque, car la loi ordonne que les billets soient garantis par un fond de rachat déposé entre les mains du gouvernement ; et c'est là le cas de ceux de la Banque du Peuple. Il n'y a donc aucune raison de s'en débarrasser à bas prix.

* *

Nous accusons réception d'un bel ouvrage en deux volumes, intitulé *Acadia*, et signé du nom bien connu, de M. Edouard Ricard, ancien membre de la chambre des Communes du Canada.

Ces feuilles relatant le passé à la fois glorieux et infortuné de la vieille Acadie, manquaient réellement au livre de l'histoire de l'Amérique. Grâce à la plume du sympathique écrivain que nous avons nommé, cette lacune se trouve désormais comblée. *Acadia* est un ouvrage écrit soigneusement, et contenant sur l'histoire de l'Acadie de précieux documents : c'est une œuvre qu'il faut lire attentivement comme du reste mérite de l'être tout travail qui joint à la solidité des fonds, l'élégance du style et un grand intérêt historique et littéraire.

La nouvelle œuvre est éditée par MM. John Lovell & Son et comprend deux beaux volumes, avec un portrait de l'auteur et une carte de l'Acadie en 1755.

Nous offrons à qui de droit nos remerciements pour le gracieux envoi d'un exemplaire de ces beaux volumes.

Le prix de l'ouvrage broché est de \$2.00, et relié \$3.00.

SAINT-ÉTIENNE DE LAUZON

(CRAIG'S ROAD)

C'est le 26 octobre 1858 que Saint-Etienne a été érigée canoniquement en paroisse. On lui donna saint Etienne pour titulaire en l'honneur de M. l'abbé Etienne Baillargeon, curé de Saint-Nicolas, dont la nouvelle paroisse avait jusqu'alors fait partie.

Le 1er décembre suivant, Mgr Baillargeon, archevêque de Québec, donnait la permission d'y construire une chapelle. Le 9 du même mois, Germain Bilodeau donnait le terrain nécessaire pour construire la chapelle, le presbytère et le cimetière.

Neuf curés se sont jusqu'ici succédé à Saint-Etienne de Lauzon. Ce sont : MM. Christophe Lafontaine, 1861-1862 ; Joseph-Honoré Desruisseaux, 1862-1865 ; Pierre-Hubert Beaudet, 1865-1866 ; George Casgrain, 1866-1873 ; G. Talbot, 1873-1874 ; Pantaléon Bégin, 1874-1881 ; L.-D. Guérin, 1881-1883 ; Jos.-Edouard Roy, 1883-1891 ; Albert Rouleau, curé actuel.

Craig's Road, la gare du Grand-Tronc, à Saint-Etienne de Lauzon, a pris son nom du chemin Craig (Craig's road), la seule voie de communication autrefois entre les Cantons de l'Est et Québec. On nomma ce chemin Craig's Road parcequ'il fut commencé sous l'administration de sir James-Henry Craig, gouverneur du Canada, de 1807 à 1811.

P.-G. R.

LES DIEUX S'EN VONT

SOUVENIR D'ALGÉRIE



l'ornement du salon.

Malheureusement, il n'avait reçu qu'une

éducation secondaire et il commettait parfois des bévues comiques ; mais il se tirait des situations les plus burlesques en désarmant les rieurs par ses bons mots, sa brusque franchise et sa bonhomie gauloise.

Le général voulut un soir donner une fête de nuit dans les magnifiques jardins de sa villa, située près d'Alger, au milieu de la délicieuse plaine de Mustapha. Il voulait que son bal fut splendide ; il ne négligea rien pour rivaliser d'éclat et de magnificence avec le gouverneur de l'Algérie d'alors, dont le faste était célèbre.

Tout marchait pour le mieux et le général, huit jours avant la soirée, croyait n'avoir rien oublié dans son programme des embellissements, quand il s'avisa que son jardin manquait de statues.

Il savait qu'en ce moment un zéphyr travaillait à Alger au buste d'un colonel tué depuis peu et auquel on élevait un tombeau ; ce soldat était un sculpteur d'un certain talent et le général, qui ne s'imaginait pas le temps qu'il faut pour modeler un groupe, ne douta pas qu'en huit jours l'artiste ne peuplât son jardin de dieux et de déesses mythologiques.

Donc il fit demander le zéphyr.

Celui-ci se présenta, crâne, fringant, l'œil assuré.

Ces troupiers fantaisistes poussent la désinvolture à un point incroyable ; ils portent avec un brio inouï leur modeste capote grise, et ils ont un *chic ébouriffant* que jalourent les zouaves eux-mêmes.

Cerveaux brûlés, cœurs de feu, les zéphyr n'était l'ennui de la garnison qui les pousse à des coups de tête, seraient l'élite des régiments ; malheureusement, les tempéraments, impatientes du frein, se laissent emporter à des excès qui nécessitent leur envoi en Afrique dans des corps spéciaux où la discipline est terrible.

Et, pourtant, ils trouvent le moyen de jouer des tours pendables à leurs supérieurs ; le plus souvent, leurs farces sont si amusantes qu'on ne sait qui punir ou que l'on a trop ri pour n'être pas désarmé.

Le général attendait le zéphyr au milieu de son parc.

— Mon garçon, lui dit-il, tu as beaucoup d'adresse, à ce qu'il paraît ; voici ce que je voudrais de toi : je donne un bal de nuit samedi prochain ; je désirerais orner mes bosquets de quelques statues ; il me faudrait des Bacchus, des Apollons, des Vénus, tout le tremblement de l'antiquité... en plâtre.

— Pourquoi pas en marbre pendant que vous y êtes ? dit le zéphyr d'un air goguenard. Huit jours ! C'est impossible !...

— Tais-toi, *fricoteur*, fit le général en fronçant le sourcil ; je n'aime pas qu'on réplique.

— Mais, mon gén...

— Assez ! Si tu n'as pas fini mes statues samedi à huit heures du soir, je te flanque un mois de prison.

Le zéphyr, un peu ahuri, regarda le général ; celui-ci n'avait pas l'air de plaisanter.

— Combien te faut-il pour acheter ton plâtre ? demanda le général.

— Cent francs, dit le zéphyr avec un sang-froid superbe.

Celui-ci trouva la somme un peu forte, mais il s'exécuta :

— Voilà cinq louis, *carottier*, dit le général en donnant les cinq pièces d'or au sculpteur ; mais si le plâtre était à ce prix-là, on aurait de l'économie à bâtir les maisons avec des piles de douros (5 francs). A samedi, huit heures.

— Mon général, accordez-moi minuit, puis-que la fête ne commence qu'à une heure du matin.

— Soit ! Mais soigne bien ça ; tâche surtout